

Sébastien Meier

Profession : casseur de codes

En dépit de son jeune âge (on ne le révélera pas mais les plus matheux le devineront sachant qu'il est né en 1988), Sébastien Meier semble être un homme accompli. Après avoir fondé sa propre maison d'édition, « Paulette », à l'âge de vingt-deux ans ; co-fondé en parallèle, un collectif des arts de la scène (Collectif Fin de Moi), avec lequel il a signé deux mises en scènes ; voyagé et appris à maîtriser l'art du flamenco en Espagne, il signe, cette année, son quatrième roman, intitulé « Les casseurs d'os ».

Publié en avril 2018, aux éditions « Fleuve Noir », il relate la découverte, à quelques kilomètres d'intervalle, des corps de deux historiens, une chercheuse acharnée et son collaborateur, froidement assassinés. Pour la volcanique Élodie Fasel et le peu orthodoxe capitaine Eugène Young, les deux policiers chargés de l'enquête, il apparaît que les deux disparus détenaient des secrets explosifs, capables d'ébranler jusqu'au sommet de l'État. Un double meurtre, particulièrement sauvage, survenu donc au moment où un scandale impliquant un ministre promet de bouleverser l'échiquier politique.

En partenariat avec le Festival du polar « Anguille sous Roche », qui se tiendra à Saillans (26) du 31 mai au 3 juin, nous avons le plaisir d'accueillir Sébastien Meier à la librairie le jeudi 31 Mai à 18h00. À cette occasion, il a accepté de se prêter au jeu de l'interview afin de vous permettre de le (re)découvrir.



Crédit photo : © Alain Wicht

Librairie Écriture : Bonjour Sébastien. Nous l'avons dit plus haut, vous avez endossé plusieurs casquettes avant de devenir écrivain. Parleriez-vous d'accomplissement d'un rêve de gosse ou de fruit du hasard ? Qu'est-ce qui vous a poussé à prendre la plume et comment voyiez-vous les choses, au moment où vous rédigez les premières lignes de *Les Ombres du métis*, en 2014, roman par lequel cette aventure a commencé ?

Sébastien Meier : Bonjour ! En réalité, le métier d'écrivain a commencé bien avant

2014. À la seconde où j'ai eu un clavier sous les mains, je me suis mis à écrire (l'écriture manuscrite n'a jamais eu ma préférence, trop lente, trop compliquée et sérieuse), et il est rapidement apparu que j'allais en faire mon métier. Ce n'est donc pas vraiment le fruit du hasard, mais pas non plus un rêve de gosse – petit, je voulais être designer automobile. En 2014, lorsque *Les Ombres du métis* est publié chez Zoé, je n'ai pas le sentiment de commencer ma carrière, mais plutôt d'obtenir une promotion : je passe d'une structure un peu amateur et très limitée en termes de diffusion et de promotion (Paulette, la maison que j'ai moi-même fondée) à l'une des maisons d'édition suisse romande les plus réputées.

« J'aurai envie de faire exploser toutes ces contraintes »

Librairie Écriture : Nous avons pu lire dans le dernier numéro du magazine en ligne *La Fringale Culturelle* que le roman policier s'est en quelque sorte imposé à vous puisque, en effet, c'est votre éditrice qui vous a dit que votre premier roman avait tout du polar. Aujourd'hui, alors que la saga autour du personnage de Paul Bréguet semble clôturée (sait-on jamais), vous revenez à nouveau sur le devant de la scène avec un thriller. Est-ce finalement devenu votre genre de prédilection ou ressentez-vous l'envie de vous exprimer, un jour, dans un autre registre ?

Sébastien Meier : En effet, avec *Les Ombres du métis* j'avais fait un roman policier sans vraiment m'en rendre compte. Et depuis, j'ai continué dans cette veine dans laquelle je me sens bien. Il me semble que c'est un genre très formateur – avec toute l'ambiguïté de ce mot : je me sens à la fois formé par les exigences du thriller (rythme, narration, rebondissements, suspense) et formaté par ces mêmes exigences. Un jour sans doute j'aurai envie de faire exploser toutes ces contraintes liées à la littérature de genre – cela-dit, c'est déjà un peu le cas avec *Les Casseurs d'os* qui mêle chronique sociale, thriller, policier et, quelque part, un brin de science-fiction. Bref, n'étant pas très doué dans la catégorisation des genres littéraires, je vais commencer par écrire, et ensuite j'attendrai que quelqu'un.e vienne me dire dans quel genre je suis classable.

Librairie Écriture : *Les Casseurs d'os* est votre quatrième roman. On peut donc imaginer que votre style a évolué, s'est perfectionné depuis le premier ouvrage. Si vous deviez en parler en quelques mots, pour susciter l'envie chez les lecteurs qui ne vous connaissent pas, que diriez-vous ?

Sébastien Meier : C'est une question hyper complexe, ça, en fait. Elle n'en a pas l'air, mais si, c'est une question piègeuse. Je vais essayer de faire simple : j'ai l'impression d'avoir de plus en plus de distance avec l'origine de mes textes (c'est-à-dire une émotion, plutôt vague, quelque chose de l'ordre de la nécessité). Au début, j'étais tout arcbouté sur mon

idée de base, sur *ce qu'il fallait dire absolument*, et ça avait pas mal d'impact sur mon travail (susceptibilité, hypersensibilité, etc.)

Aujourd'hui, je me sens capable d'avoir un spectre plus large, puisque je suis plus loin de cette origine. Ça se sent, d'ailleurs : *Les Ombres du métis* se passe, pour l'essentiel, dans un parloir, en prison. Tous est en intériorité, le protagoniste principal recroquevillé sur son univers et sa propre histoire. Dans *Les Casseurs d'os*, le dernier, j'ai trois personnages principaux, et le tout se passe dans un pays inventé. Entre mes quatre romans, la courbe du micro ou macro est linéaire, de l'intériorité à l'extériorité. Le sentiment que j'ai par rapport à mon style, à mon écriture, est le même : ça devient de plus en plus large, donc je peux aborder de plus en plus de sujet. C'est sans doute une question de maîtrise et d'entraînement. Au début, vous courrez péniblement 2 kilomètres, et, à force, vous allez de plus en plus loin (enfin non, pas toujours, moi en vrai je plafonne à 4 kil, après je m'ennuie/tousse/meurs). Mais revenons à la littérature : sans être encore un grand coureur de fond, j'arrête d'avoir des points au bout de dix minutes.... Bref, je ne sais pas si vous aurez plus de plaisir à lire le premier que le dernier, ça, ça dépend quand même un peu de vous, de vos goûts/de votre humeur/s'il fait humide/beau/si Macron a encore fait une grosse connerie, ce genre de choses, mais ce que je peux dire, c'est que j'ai eu plus de plaisir à écrire le dernier que le premier. Voyez ? (je n'ai pas réussi à le dire en quelques mots, désolé)

« Je pointe des dysfonctionnements, j'essaie de mettre en fiction une réalité qui me dépasse et me terrifie. »

Librairie Écriture : Entre la trilogie Paul Bréguet et *Les Casseurs d'os*, vous semblez porter un regard lucide braqué sur le monde et la tourmente à venir ou déjà amorcée. Pointez-vous volontairement du doigt les défaillances du système et de la société dans sa globalité afin d'interroger ou tenter de susciter une prise de conscience ? Est-ce un désir de « provoquer », de « déranger », d'attirer l'attention sur les dérives potentielles ou avérées ? Ou est-ce purement et simplement de la fiction ?

Sébastien Meier : Il faut bien vous dire que je n'ai pas beaucoup d'imagination. Les multinationales qui butent à tour de bras pour faire des profits, la corruption, le retour des fascismes, la léthargie généralisée (à commencer par la mienne) face à la catastrophe écologique, l'aveuglement de la société de consommation et notre foutue trouille d'enfin changer de mode de vie, ben.... Je n'ai rien inventé. Il suffit de regarder autour de soi. Le roman noir / thriller / policier (allez faire la différence entre les trois...) a pour vocation d'être dans la réalité, c'est une photographie, un miroir un peu glacial. Alors oui, je parle de tous

ces sujets qui me retournent l'estomac – et sans doute le vôtre aussi. Je pointe des dysfonctionnements, j'essaie de mettre en fiction une réalité qui me dépasse et me terrifie. J'essaie d'être en phase avec les tourments de notre époque, et ils sont nombreux. De fait, il est clair qu'il ne faut pas lire mes livres si on cherche à s'évader, à se vider la tête ou juste passer un bon moment - c'est tout à fait respectable de chercher ça, soyons clairs, mais c'est pas le genre de la maison. Mes livres sont des bons moments, très funs, (si, si, je vous assure, ce ne sont pas plus des thèses), mais vous n'allez pas les refermer en vous disant que le monde occidental capitaliste est super.

« Je fous des faux-cils et des talons, qu'est-ce qu'on peut bien en avoir à foutre ? »

Librairie Écriture : Qu'ils soient inspirés de rencontres réelles ou totalement inventés, les personnages que vous faites intervenir sont le plus souvent forts, complexes, et parfois torturés. En quelque sorte des « minorités » auxquelles vous tâchez de donner la parole, d'offrir de la visibilité (homosexualité, transidentité...). N'avez-vous pas peur qu'on vous catégorise ?

Sébastien Meier : J'adore mes personnages ! C'est pour cette raison aussi qu'ils sont si complexes : je les connais bien. Je vis avec eux pendant des mois, voire des années, et oui, du coup j'ai envie de les faire parler, qu'ils existent pour de vrai, pas simplement comme prétextes à la narration (raison pour laquelle, aussi, je fais des trilogies, je m'attache beaucoup trop pour changer de casting à chaque roman). Pour moi, ce sont des personnes qui existent réellement, il ne s'agit ni d'allégories, ni de figures, ni de symboles. Ce sont juste des personnes comme vous et moi, à qui il arrive des trucs exceptionnels. Mais ils sont banals.

Ensuite, cette affaire de catégorisation m'amuse beaucoup. Oui, il y a une grande diversité d'identités dans mes romans, c'est voulu, assumé, et revendiqué. Non pas parce que je cherche à faire des romans militants, mais simplement parce que je cherche, une fois encore, à coller à la réalité, bien plus variée et complexe qu'on ne la représente d'ordinaire.

Je me décale de la norme parce qu'elle n'est qu'une propagande identitaire liberticide : il faut être comme-ci, comme ça, on doit aimer telle ou telle personne, avoir tel revenu, tel poste (surtout ne pas être de « celles et ceux qui ne sont rien », hein...) etc. Des injonctions à n'en plus finir qui ne correspondent finalement à la réalité de personne. Qui a cette vie ? Qui n'est pas et n'a jamais été en crise, en rupture, en décalage ? Qui se sent en parfaite adéquation avec la norme (norme = blanc.che, hétéro, cisgenre, classe sociale supérieure, pas en surpoids, acceptable, capital, culturel, valide, sexuellement actif.ve, très légèrement névrosé.e, et c'est encore mieux si vous

n'êtes pas une femme)? 10 % de la population? En fait, il n'y a pas grand monde à l'intérieur de la norme dominante. J'ai donc décidé de ne pas ou peu la représenter dans mes livres (y a assez de monde pour s'en charger, faut dire).

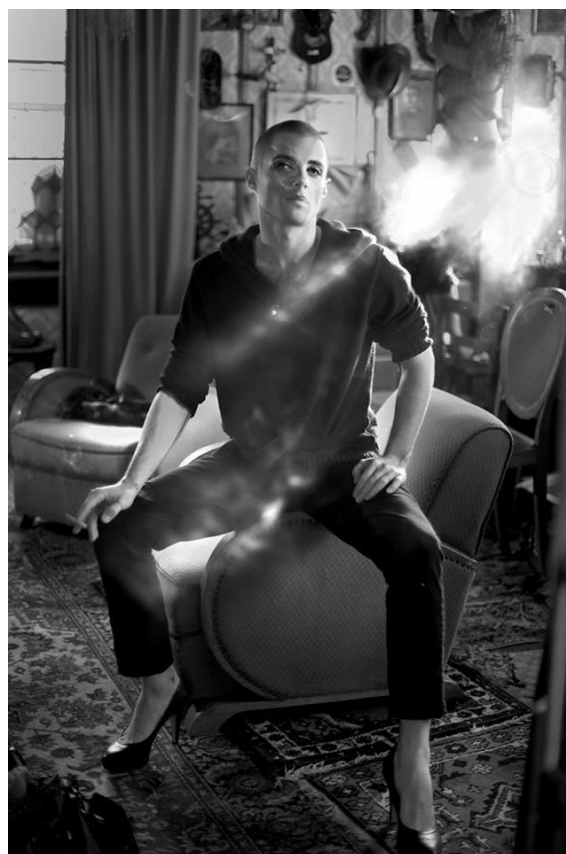
Quant au risque d'être catalogué, ma foi, si certaines personnes ressentent le besoin d'enfermer mes bouquins dans des petites cases, qu'y puis-je? Je continuerai simplement à rappeler qu'à ce prix-là, si l'on est honnête, on doit également cataloguer une bonne partie de la production artistique dans le rayon « sexiste, raciste, hétéronormé et personnages stéréotypés ».

Librairie Écriture : Cela nous conduit à la question suivante: pour la promotion de votre dernier livre, vous n'avez pas hésité à donner de votre personne, à bousculer les codes, en arborant notamment maquillage et talons hauts. Il faut un sacré courage pour oser ceci, qui plus est pas seulement en photo (puisque vous envisagiez de vous présenter ainsi au Salon le Quai du Polar, qui se tenait à Lyon les 6, 7 et 8 avril 2018). Première question, pour ceux qui n'y étaient pas: êtes-vous allé au bout de votre idée? Et quels sont les retours? Sont-ils encourageants, ou prouvent-ils au contraire qu'il y a encore du travail à faire en matière d'acceptation? Et que répondriez-vous à ceux qui y voient un simple coup de communication?

Sébastien Meier : Vous posez des questions simples qui appellent des

réponses courtes... (si je n'étais pas en train d'écrire mes propres réponses mais que nous étions dans une interview orale retranscrite, c'est le moment où il faudrait mettre : *Rires*).

J'ai bel et bien été à Lyon avec mes talons aiguilles et mon maquillage.



Crédit photo : <https://www.facebook.com/sebastienmeierecrivain>

Ça a été une expérience très coûteuse pour moi, non seulement parce que c'était la première fois que j'assumais cette identité vestimentaire ailleurs que dans des lieux *safe* (soirées queer, pride, etc.), mais également parce que je suis d'ordinaire beaucoup plus à l'aise quand je passe inaperçu. Les retours ont été assez positifs. J'ai bien sûr eu droit à des regards méfiants et/ou méprisants, mais

aussi à pas mal de compliments de personnes intriguées. Il y avait tout de même ce côté « bête de foire » qui montre qu'on est encore loin de n'en avoir rien à foutre qu'une personne perçue comme un homme se mette un peu de poudre sur les yeux et du fond de teint.

Ensuite il y a eu le salon de Montaigu, où je suis aussi arrivé avec mon maquillage. La tronche de mes collègues de signature, des libraires, du public...c'était quelque chose ! Là ça m'a un peu scié les pattes, j'ai beaucoup dû prendre sur moi, car même s'il n'y a eu aucune manifestation violente à mon égard, j'ai franchement senti mécompréhension et un brin d'hostilité.

Quant à celles et ceux qui n'y voient qu'un coup de comm...iels se tirent une balle dans le pied : si le fait qu'un mec se maquille devient un buzz, c'est donc que j'ai raison et que nous vivons dans une société ultra-normée qui frémit à la seconde où les codes sont un peu bousculés. Franchement, je fous des faux-cils et des talons, qu'est-ce qu'on peut bien en avoir à foutre ?

Pour moi c'est important de le faire, parce que c'est une partie de moi. J'aime me maquiller, j'aime marcher avec des talons, j'aime cette coquetterie, parfois. Mon boulot d'écrivain me contraint à avoir une image publique, j'ai envie qu'elle soit belle, cette image, j'ai envie de m'y sentir bien. Voilà.

Librairie Écriture : Sébastien, il est déjà temps de nous quitter. Nous tenons à vous remercier d'avoir pris le temps de répondre à quelques

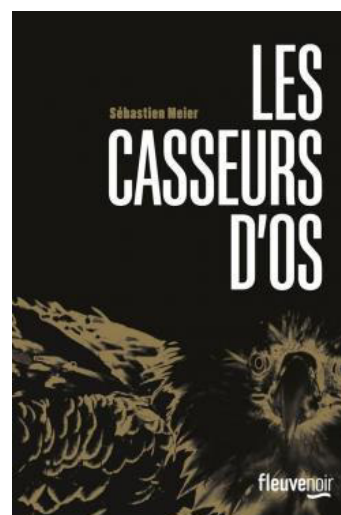
questions afin de permettre à nos clients de se familiariser avec vous et votre univers. Nous vous souhaitons une belle réussite, et beaucoup de succès pour ce roman que vous avez annoncé comme le premier d'une nouvelle trilogie. Il ne fait aucun doute que vous parviendrez à vous démarquer. Nous vous laissons conclure cet entretien comme vous le souhaitez...

Sébastien Meier : J'espère qu'après avoir pris le temps de lire tout ça, vos client.e.s auront encore l'énergie de lire mes livres ! 😊

Merci pour vos questions et votre invitation, j'ai franchement hâte de venir à Saillans !

SON OEUVRE :

Tome I (2018)



Nouvelle trilogie

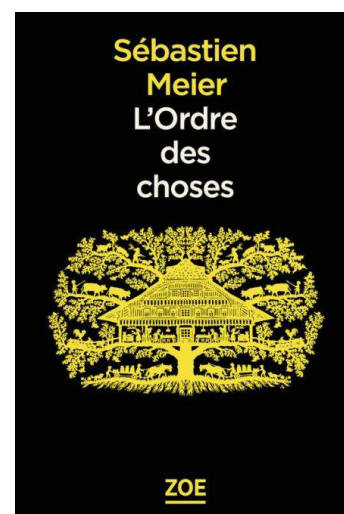
Tome 1 (2014)



Tome 2 (2015)



Tome 3 (2017)



Trilogie autour du personnage de Paul Bréguet